POUR AFFAIRES...
ou par *plaisir ?*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Pour affaires... ou par plaisir ? / Sylvie G.
Nom : G., Sylvie, 1972- , auteure
Identifiants : Canadiana 2022002409X | ISBN 9782897838096
Classification : LCC PS8613.O93 P68 2023 | CDD C843/.6–dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Lacasse

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Sylvie G.

POUR AFFAIRES... ou par plaisir ?

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Objection, votre honneur !, 2022

Les hommes ne sont jamais comme dans les romans, 2021

Ma bucket list, 2020

Les narco-chicks, 2019

Les échangistes, 2019, 2022

Blind date : l'amour est-il vraiment aveugle ?, 2018

Je préfère qu'on soit amants, 2017

Andie a un je-ne-sais-quoi, 2017

Laisse tomber… Il est sûrement gai !, 2016

J'ai écrit ce roman pour toutes les personnes qui ont cru à un moment de leur vie qu'elles étaient trop rêveuses, pas suffisamment intelligentes, ou dépassées par les exigences de la société. À toutes, je dis : aloha !

1

MIA

Pieds nus, les talons enfoncés dans le sable chaud de Grace Bay, une magnifique plage des îles Turks et Caicos, je croque quelques derniers clichés avant de remballer mes appareils. Mon métier de photographe m'a amenée à immortaliser plusieurs couchers de soleil au fil du temps, mais je ne m'en lasserai jamais. À mes yeux, rien n'est plus splendide que la nature.

— Allez, chérie ! J'ai faim, se plaint Sunshine, ma meilleure amie et aussi l'unique personne qui me comprend réellement.

Je regroupe mes affaires et me tourne vers la belle Asiatique aux cheveux roses, vêtue d'une superbe robe rouge, courte et moulante.

— Tu es sublime !

— Je n'ai pas l'intention de revenir seule deux soirs de suite, rétorque Sunshine en tournant sur elle-même avec une démarche *sexy* pour exposer ses attributs, impossibles à ignorer dans cette tenue.

— Je n'ai jamais été si heureuse qu'on ne butine pas dans le même jardin.

Sunshine aime les femmes et j'ai bien dit *les* femmes, pour ne pas dire *toutes* les femmes. Elle collectionne les aventures et brise tous les cœurs sur son passage. Pourtant, ma copine annonce haut et fort dès les premiers instants qu'elle ne veut absolument pas d'engagement. Or, elles succombent toutes à sa beauté de l'Orient, à son charme envoûtant et à son rire exubérant. Sunshine porte bien son nom. Cette artiste peintre rayonnante, copropriétaire d'une galerie d'art bien en vue dans le Lower East Side, à New York, possède une énergie contagieuse, se lance dans tous les excès et se fiche des conventions. C'est pour cette raison que je l'aime autant. Elle ne me demande jamais de me tenir droite quand je suis fatiguée, de manger avec une fourchette lorsque je suis affamée et de rester polie même quand j'ai envie de crier. Malgré sa personnalité colorée, contrairement à moi, Sunshine a la bosse des affaires. Elle est bien plus intelligente que l'impression qu'elle donne au premier coup d'œil, et même si nous vivons à cent à l'heure durant nos voyages ensemble, elle demeure très assidue au boulot et très professionnelle avec ses clients.

— Va te changer. Je m'occupe de ranger tes appareils, m'ordonne mon amie en m'arrachant l'appareil photo des mains.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je saute dans la somptueuse douche de la résidence pour laquelle je suis venue faire un *shooting* photo. Mon père est propriétaire de l'agence McGinnis, une entreprise spécialisée dans la vente de villas reconnue internationalement. Sa clientèle, parfois exigeante, chiante à l'occasion, est surtout très fortunée. Pour ma part, je suis photographe pour le magazine de l'agence. Je parcours le monde pour prendre les meilleurs clichés servant à garnir la revue. Mon père souhaiterait que je m'implique davantage dans les

décisions de l'organisation, mais je ne sais rien faire d'autre que de la photo. Mais ça, je le fais très bien. C'est vrai que mon travail est plus simple étant donné que les maisons sont toutes fabuleuses et situées dans des endroits paradisiaques. N'empêche que certains de mes collègues passent parfois à côté des meilleurs attraits. Les clients n'ont pas toujours le temps de se déplacer de ville en ville, de pays en pays, pour visiter des dizaines de propriétés, alors ils doivent vivre l'expérience à travers les pages du magazine de l'agence McGinnis. On doit tout mettre en œuvre pour les attirer sur les lieux. Et ça, c'est mon boulot. Même si aux yeux de certains, j'exerce un métier facile, et que je suis considérée comme une bohème payée pour voyager – ce qui est aussi la vérité –, j'aime penser que je contribue à ma manière à l'entreprise si précieuse aux yeux de mon père.

Je termine de rincer mes cheveux et m'enroule dans une serviette pour dénicher une robe dans ma valise laissée sur mon lit près de mon téléphone qui se met à vibrer. Je lève les yeux au ciel comme si mon interlocuteur pouvait voir qu'il m'exaspère. C'est mon père qui me presse de ramener mes fesses à New York. Il semble qu'on doit parler et que c'est urgent. Je le sais, il me l'a déjà dit trois fois et il sait aussi que je reviens demain. Je laisse la messagerie vocale s'enclencher tandis que j'enfile un tanga assorti à la robe blanche que j'ai choisie. Je saute dans des tongs en démêlant ma tignasse mouillée, lance la brosse sur le dessus de ma besace et retrouve ma copine, cinq minutes après être sortie de la douche.

— Tes seins sont très alléchants dans cette robe délicieusement transparente.

— Tant mieux, je n'ai pas envie de revenir seule non plus. Ça aidera, sans doute.

Mon associée dans le crime récupère son sac en me faisant un clin d'œil et nous sortons pour nous rendre dans un bar qui nous a été recommandé par un type qu'on a rencontré sur la plage.

En arrivant dans ce grand cabana en bordure de mer, nous avons vite remarqué une horde d'hommes en état d'ébriété. Ils célèbrent l'enterrement de vie de garçon de l'un des leurs. Pendant que je danse avec Aaron, le cousin du marié, qui boit du champagne à même la bouteille, Sunshine s'installe avec une bande de jolies Canadiennes, des universitaires, selon ce que j'ai compris. Quelques-unes d'entre elles jouent au limbo avec le groupe d'ivrognes éméchés. Mon amie, elle, paraît avoir accroché sur une belle blonde d'au moins quinze ans sa cadette. En tout cas, elles se touchent plus qu'elles ne discutent. Sunshine ne devrait pas tarder à m'annoncer qu'elle m'abandonne pour le reste de la soirée. Je m'emmerde un peu avec mon cavalier improvisé, alors je rentrerai sans doute aussi vite de mon côté.

— Que faites-vous dans la vie à part être fort jolie ? demande Aaron en glissant sa main dans mon dos pour m'attirer contre lui.

Je devine sans peine que son état d'ivresse avancé ne l'empêche pas de garder certaines parties de son corps bien alertes. Aaron me refile la bouteille tandis que je réfléchis à la façon de l'éconduire gentiment.

— Je suis maman de quatre enfants.

— C'est vrai ?

Je bois une gorgée pour éviter d'avouer la vérité.

— Es-tu mariée ?

— Non. Je ne crois pas en la monogamie, dis-je, ne réalisant qu'après coup que mes propos ressemblent à une invitation.

De fait, Aaron l'interprète précisément de cette façon.

— Je t'aime de plus en plus, admet-il en s'emparant de mes lèvres pour m'offrir le plus dégoûtant des baisers.

Je décrète qu'il est trop bourré, m'excuse auprès de lui et l'abandonne avec ses copains pour me réfugier sur un des tabourets du séduisant barman qui n'arrête pas de me regarder.

— Je suis ouvert à la polygamie, me crie Aaron pendant que je m'assieds.

— Qu'est-ce que je te sers ? s'enquiert le grand gaillard aux yeux bleus.

— Ce que tu veux.

— Hum… commande dangereuse, rétorque-t-il avec un sourire dans la voix.

Après un coup d'œil séducteur, le barman se détourne de moi, commence à concocter un cocktail avec du curaçao tout en bougeant les hanches langoureusement sur le rythme reggae qui résonne dans le bar. Sans un regard dans ma direction, il offre une danse aux touristes féminines fort emballées d'obtenir un bon service et un délicieux spectacle en prime. Même

si elles sont vraisemblablement toutes sous son charme, à en juger par leurs rires d'adolescentes excitées, j'ai trop souvent observé des scènes similaires pour savoir que sa façon de m'ignorer superbement signifie que sa démonstration m'est destinée. Il ne tardera sans doute pas à le confirmer. J'espère ne pas me tromper parce que lui est bien plus mon genre. Du moins, physiquement. Il discute avec l'une et l'autre tout en s'affairant à préparer ma potion. Après y avoir placé une brochette de fruits appétissants, il vient enfin vers moi avec un sourire que j'ai déjà envie d'embrasser.

— *Sharkbite*, annonce-t-il en posant le cocktail turquoise sous mes yeux.

— C'est une invitation ?

Pour seule réponse, j'obtiens un éclat de rire rauque et un regard lourd de sous-entendus.

Lorsque j'ouvre les yeux, je mets un moment à comprendre que la succulente douceur entre mes jambes n'est pas tirée d'un rêve. Il s'agit plutôt de la langue de Bob, Rob… À moins que ce soit Job, caché sous les couvertures.

— Hum… Délicieux réveil, dis-je dans un soupir.

Il sort de là pour venir me saluer officiellement. Un sourire radieux se dessine sur son visage hâlé que camouflent ses longs cheveux châtain clair.

Franchement pas mal, ce barman.

Je ne me souviens pas de son prénom, mais je sais qu'il m'a servi les meilleurs *sharkbites* de l'île.

— Tu te lèves tôt pour un gars qui travaille la nuit, dis-je alors qu'il part à la recherche d'un préservatif dans la poche de son short, au pied du lit.

— Tôt ? Il est près de dix heures, m'apprend-il en grimpant sur moi.

Je bondis aussitôt sur mes jambes, renversant au passage le type qui a un prénom qui se termine par « ob ».

— Woh ! Qu'est-ce qui se passe ? demande celui qui a hérité d'un coup de coude dans le front.

— J'ai un avion à prendre à treize heures, dis-je tandis que mon téléphone vibre sur la table de nuit.

Cinq appels manqués !

Celui qui entre est de Sunshine.

— Tu sors bientôt ? s'énerve-t-elle dès que je réponds.

— Je viens à peine de me réveiller, dis-je en courant vers le vestibule pour ouvrir la porte.

— Hum… magnifique, fait-elle en toisant ma silhouette nue. Allez ! On va être en retard, si tu ne t'actives pas.

Mon amie me claque une fesse et commence déjà à ranger sur son passage. Je suis payée pour loger dans ces villas parce que je dois les prendre en photo, mais je dois aussi remettre les lieux tels que je les ai trouvés.

— Ah ! Voilà ce qui te gardait au lit ? J'ignorais que tu étais rentrée avec Tarzan.

Je jette un œil au type à poil qui marche lentement pour se rendre vers les toilettes. C'est vrai que son allure rappelle vaguement celle de l'homme qui vivait avec les animaux. Il est plutôt intéressant à regarder et paraissait assez bien se débrouiller selon l'échantillon de cunnilingus qu'il m'a offert. Dommage que je ne me souvienne pas de grand-chose de la veille.

— Bien sûr que tu l'ignorais. Tu es partie si vite, dis-je quand je me retourne vers ma copine.

— Je serais restée plus longtemps avec toi avoir su que ça ne valait pas la peine, m'annonce-t-elle en grimaçant, l'air déçu de sa nuit avec la jolie universitaire.

— Elle voulait juste tenter l'expérience de coucher avec une femme ?

— Elle n'a pas arrêté de chercher mon pénis, répond-elle alors que Tarzan revient vers nous. Et toi ?

Je hausse les épaules, ne sachant pas trop quoi lui raconter à propos de ma nuit.

— Sunshine, je te présente…

Je mets ma paume devant ma bouche et toussote en lâchant un « ob » à la toute fin. M. Ob rigole, attrape son short et l'enfile avant de venir saisir la main de ma copine.

— Ç'aurait été un plaisir de faire davantage ta connaissance, Sunshine, mais puisque vous avez un avion à prendre

bientôt et que Mia ne se souvient même pas de mon prénom, Jacob, m'apprend-il en me souriant de toutes ses dents, je suppose qu'elle est pressée de me voir partir.

Il enfile son tee-shirt, attrape ses clés et se penche pour m'embrasser.

— N'empêche, pour ma part, si tu reviens dans le coin, Mia, je remettrai ça aussi souvent que tu en as envie, et Sunshine peut également être de la partie.

Sur ces paroles, Tarzan nous offre un gentil clin d'œil et sort de la villa.

2

JONATHAN

Dès les premiers instants de la visite, je savais que la vente était dans la poche. J'étais déjà confiant avant d'arriver parce que cette villa respecte toutes les exigences des clients, mais un doute demeurait en raison des voisins, un peu trop près à mon avis. Si un individu débourse vingt millions de dollars pour une résidence, même s'il ne s'agit que d'un pied-à-terre dans le pays, il espère ne pas entendre les fêtes des occupants de la maison d'à côté. Or, aussi superbe soit-elle, une autre propriété se trouve à moins d'un demi-kilomètre. C'est loin lorsqu'on vit en ville, mais très près quand nous sommes à flanc de montagne en Toscane, surtout quand la résidence se situe dans notre champ de vision. J'ai saisi le sourcillement de l'homme en l'apercevant, mais l'exclamation de son épouse devant la vue spectaculaire sur la Méditerranée lui a fait oublier le désagrément.

— Quand pourrions-nous emménager ? s'enquiert la femme.

— Je devrai confirmer avec mon client, mais selon notre dernière discussion, il a emporté ses affaires personnelles et ne comptait pas revenir en Italie. Donc, la transaction pourrait se faire dans la semaine à venir, si vous le souhaitez.

— Est-ce qu'on peut l'acheter ? demande Mme Flanagan à son mari, un regard implorant rivé au sien.

— Si tu l'aimes, on la prend, ma chérie.

Et voilà, aucune négociation de prix. C'est précisément pour cette raison que je me suis lancé dans la vente de villas de luxe. Les clients friqués ne butent pas sur quelques centaines de milliers de dollars. Ce sont très souvent des gens exigeants, mais si on les écoute bien et qu'on répond à leurs besoins, tout se conclut assez facilement.

Mon téléphone vibre dans ma poche pendant que le couple discute tout bas.

— Je me retire pour quelques minutes, le temps de vous laisser apprécier le panorama.

Une fois dans la maison, je jette un œil à mon écran et prends sans tarder l'appel venant de mon patron.

— Monsieur McGinnis.

— Quand finiras-tu par m'appeler Jorge ? se plaint le propriétaire de l'agence qui m'embauche.

— Que puis-je pour vous, Jorge ?

— Comment se passe la visite avec les Flanagan ?

— Ils ont l'intention de signer.

— Tu es imbattable ! se réjouit-il. Justement, je voulais te parler quand tu reviendras à New York. Tu penses être de retour bientôt ?

J'effectue un calcul rapide de la durée de vol ainsi que du décalage horaire et réponds :

— Je prends l'avion cette nuit. Si mon vol n'a pas de retard, je pourrai me rendre au bureau en fin de journée demain.

— Parfait. À demain, alors.

Si mes antennes fonctionnent bien, il m'offrira la promotion que j'attends. Jorge McGinnis m'a avisé au moment de l'entrevue qu'il souhaitait diminuer ses activités. Il est encore jeune, mais il a beaucoup travaillé ces dernières années. Il a avoué m'avoir recruté à cause de ma réputation de bosseur acharné, en espérant pouvoir déléguer certaines tâches. J'ai accepté le poste pour les mêmes raisons. Cette agence est la mieux cotée et dépasse largement le rendement de toute la compétition. J'aimerais devenir associé, mais si Jorge McGinnis voulait seulement m'offrir la direction, ce serait déjà énorme. C'est le pas logique dans la progression de ma carrière. J'adore voyager, mais il m'arrive d'avoir envie de rester pour visiter les nombreux pays que mon emploi m'amène à découvrir. Aussi, je me dois d'être honnête, les gens fortunés ne partagent pas toutes les valeurs dont j'ai hérité et ainsi certains ne sont pas si agréables à côtoyer. Prendre un peu de distance me ferait du bien. Et puis, un jour, je voudrais fonder une famille. Après tout, j'aurai bientôt trente-quatre ans. J'ai toujours trop travaillé pour songer à me poser. Avec un poste de cadre, je pourrais sans doute commencer à y penser.

Je m'enroule dans une serviette et me dirige vers ma valise pour récupérer des vêtements confortables pour le vol qui m'attend.

— Tu ne peux pas rester un jour de plus ? s'enquiert la belle Italienne allongée dans le lit de ma suite.

J'enfile un *boxer* ainsi qu'un chino et me rends vers le matelas pour m'asseoir près de cette architecte que j'ai rencontrée dans un bar à tapas. Je pensais passer la soirée tranquille avant de rentrer, mais Natalia voyait la nuit autrement. C'est d'ailleurs elle qui m'a demandé de lui offrir un dernier verre dans ma chambre. Même si nos ébats m'ont un peu laissé sur ma faim, c'est la moindre des choses de la saluer convenablement.

— J'aurais aimé rester au moins jusqu'à demain, dis-je en retirant les cheveux de son visage, mais j'ai un avion à attraper. J'ai une réunion importante qui m'attend.

— Je le sais, se désole-t-elle, en traçant des sillons sur mon abdomen avant de se dresser sur ses genoux pour embrasser la peau entre mes pectoraux. Tu m'appelleras si tu reviens en Italie ?

Non !

— Je doute que ce soit dans les prochains mois, mais bien sûr que je t'aviserai si je suis de retour en Toscane.

Après ce mensonge éhonté, je me penche pour poser les lèvres sur son front. Natalia s'agrippe à mon cou et plaque sa bouche sur la mienne sans délicatesse. C'est ce que j'ai le moins apprécié d'elle, sa façon rude d'embrasser ; aucune tendresse provenant de cette femme pourtant si jolie. Même ses caresses ne dégageaient aucune sensualité. Je m'efforce néanmoins de lui rendre son baiser. Après quoi je lui souris et vais vers ma valise pour terminer de m'habiller.

— Les frais de la suite sont déjà réglés. Tu peux rester jusqu'à midi demain, dis-je en saisissant la poignée de mon bagage. J'aviserai la réception.

— Merci pour cette fabuleuse soirée, lance ma maîtresse d'une nuit en se levant pour venir m'escorter jusqu'à la sortie. À bientôt, j'espère, roucoule-t-elle, coquine, avant de m'arracher un autre baiser trop mouillé.

J'ouvre la porte, m'incline pour embrasser sa tempe, lui souris gentiment en jetant un dernier coup d'œil à ses courbes généreuses, à sa coiffure foncée, à sa peau chocolatée, et me désole que cet emballage si intéressant renferme si peu de contenu. Je me sens vraiment comme le pire des enfoirés pour entretenir des pensées semblables après m'être servie d'elle, mais en même temps, je ne lui ai rien volé.

Je lance mes clés dans le vide-poches de la petite table à l'entrée de mon *penthouse* de Manhattan et me déshabille en me rendant sous la douche. Sur mon passage, je catapulte mes fringues dans le panier et ne tarde pas à me réfugier sous les jets chauds. J'active aussitôt la fonction massage et détends les muscles de ma nuque en songeant à la discussion qui m'attend. Je suis fatigué de ce vol éreintant et du décalage important. J'aurais préféré dormir avant cette rencontre, mais je suis trop emballé pour la repousser. Je ne perds donc pas une seconde. Je me lave, me rase de près, choisis un costard anthracite avec une chemise blanche classique, une cravate griffée et ajoute des boutons de manchettes à mes poignets avant de me diriger vers l'agence McGinnis pour aller accepter cette promotion.

Je salue le concierge à ma sortie, hèle un taxi et réponds à mes *mails* durant le trajet. En descendant devant l'immeuble, je remarque une touriste prise dans les portes-tambours, bataillant avec sa valise, son sac à dos, sa besace ainsi que son gobelet Starbucks. Elle est sans doute perdue, car il n'y a que des entreprises dans cet immeuble, et avec son masque de plongée accroché à son sac à dos, elle semble plutôt chercher l'océan. J'accélère le pas pour l'aider à se décoincer. Elle me sourit pour me remercier et en profite pour m'évaluer de la tête aux pieds. Ce qu'elle voit ne doit pas lui plaire parce qu'elle se détourne vite. Je m'arrête devant les ascenseurs et à mon tour jette un œil à la blonde au teint hâlé. Elle n'est vraiment pas mon genre, loin de là, mais un caraco beige transparent sans soutien-gorge quand la clim est au max, ça attire les regards. En tout cas, le mien. Elle capte mes yeux posés sur elle et ose lancer :

— Vous aimez ce que vous regardez ?

— Je me disais seulement que vous êtes loin de la plage, si c'est ce que vous cherchez.

— J'ai le sens de l'observation assez aiguisé pour le deviner, rétorque-t-elle en désignant de la main le hall de marbre et les luminaires clinquants. Mais merci de m'en aviser.

Je tiens la porte de la cage métallique, la laisse passer avec son attirail, respire son shampoing à la noix de coco, à moins que ce soit des restants d'écran solaire, et lui demande :

— Quel étage ?

— Dernier. Il y a longtemps que vous êtes concierge ici ?

Je fronce les sourcils.

— Il ne manque que les gants blancs, ajoute-t-elle, moqueuse.

Pendant qu'elle continue de m'observer de haut en bas pour donner du poids à son effronterie, de mon côté, je conclus qu'elle se trompe assurément d'endroit, car l'étage en entier est occupé par l'agence McGinnis. L'idée qu'elle soit une cliente me traverse alors l'esprit. Les gens fortunés ne sont pas toujours en robe de soirée. Je la scrute sous un nouvel œil. Rien de ce que je vois ne respire l'argent ; aucune marque de vêtement, aucun bijou… à l'exception des nombreux cordages tressés à ses chevilles et à ses poignets. Ses cheveux désorganisés sont négligemment noués avec un bandana de la même couleur que son short beige. Ses mains sont manucurées, tout comme ses pieds. Les ongles de ces derniers peints en blanc avec ce qui ressemble à des dessins de poissons colorés ; un choix d'enfant de quatre ans. Par contre, ses bagages me semblent de bonne qualité. Cela dit, il est près de dix-neuf heures et c'est très rare qu'on accueille les clients au bureau un vendredi soir. Mais ce n'est pas impossible non plus.

— Vous êtes à la recherche d'une résidence ?

— …

C'est à son tour de me fixer avec un pli entre les sourcils, l'air de ne pas comprendre ma question.

— Le dernier étage est occupé par l'agence de courtiers immobiliers McGinnis. Puisque vous savez que la plage n'est pas à cet étage, je me dis que vous avez sans doute rendez-vous pour acheter une maison.

— Mon appartement me suffit.

Je la laisse de nouveau passer quand les portes s'ouvrent sur la réception de l'entreprise qui m'embauche. Cette fois, c'est autant pour observer ce qu'elle fera que pour l'aider.

— Je peux vous guider vers un bureau, peut-être ?

— Non, merci. Bonne soirée à l'opéra ! me nargue-t-elle encore sans me regarder.

Puis, elle tire son téléphone de sa poche et reste plantée devant l'ascenseur. Je m'éloigne lentement vers le bureau de mon patron, tout en gardant un œil sur l'intruse. Une fois qu'elle range son appareil, elle avance vers la bienveillante assistante de M. McGinnis. Je décroche mes yeux d'elle quand j'entends le rire joyeux de Florence pendant qu'elle contourne son poste pour la câliner, m'indiquant que cette fille est sans doute une membre de sa famille en voyage dans la ville. Me voilà rassuré. Je frappe donc à la porte de mon supérieur qui m'accueille avec un grand sourire.

M. McGinnis me parle longtemps des chiffres du dernier trimestre et de sa fierté, car ils sont en hausse de dix pour cent depuis mon embauche. Ensuite, il me lance de nombreux compliments pour souligner ma contribution à l'agence et me confie également des commentaires reçus des clients. La mise en contexte confirme la promotion à laquelle je m'attends, alors je ne peux m'empêcher de sourire largement.

— Merci, monsieur McGinnis.

— Jorge, me réprimande-t-il de nouveau.

— C'est un plaisir de travailler pour votre entreprise, Jorge.

Quand il s'incline pour me remettre un verre de whisky et qu'il me jette un œil à la dérobée, je devine que le moment est enfin arrivé. J'accepte le verre de liquide ambré, le cogne sur le sien et m'appuie les omoplates bien au fond de mon siège avant d'installer ma cheville sur mon genou.

— Je voulais te féliciter pour ta contribution exceptionnelle, mais ce n'est pas la seule raison pour laquelle je t'ai demandé de te rencontrer.

Je replace le bracelet de ma montre en sentant l'excitation me gagner.

— Je t'ai dit d'emblée que je souhaitais bientôt me retirer, poursuit mon patron en guettant ma réaction.

— Je m'en souviens, dis-je sur un ton que j'espère neutre.

— Je pense qu'après cette année, le moment sera venu pour moi de profiter de ce que la vie a encore à m'offrir. Depuis le décès de ma femme, j'ai mis énormément d'énergie dans les affaires et sur le bien-être de ma fille.

J'ignorais qu'il était veuf et qu'il avait un enfant. En même temps, on se connaît depuis peu de temps, on ne se voit pas si souvent et, quand ça arrive, on parle de boulot constamment. Ça ne m'empêche pas d'admirer cet homme qui a bâti un réel empire et qui pourtant demeure si humble et accessible.

— Je n'ai jamais refait ma vie pour me concentrer sur l'agence et sur Mia, continue mon supérieur. Et justement, avant de me retirer complètement, je dois m'assurer de l'avenir de mes deux bébés.

Sur ces dernières paroles, M. McGinnis vient se réinstaller dans son fauteuil. Il appuie ses coudes sur son bureau, joint ses mains devant lui et me fixe directement dans les yeux.

— Ma fille est ce que j'ai de plus précieux. Je ne la changerais pour rien au monde, mais elle manque de sérieux. C'est pour cette raison que j'aimerais que ce soit toi qui lui enseignes le métier. Mia a besoin d'être encadrée pour apprendre à s'organiser.

— Bien sûr. C'est avec plaisir que je l'aiderai. Elle s'y connaît dans le marché immobilier ?

— Pas vraiment, avoue-t-il, mais elle a un bon œil pour le marketing.

— Elle a de l'expérience en vente ?

— Elle est persuasive, élude-t-il.

— Dans quel domaine a-t-elle étudié ?

— Mia est photographe pour le magazine, m'apprend-il.

— Oh ! Alors ça risque de faciliter la transition.

— Ouais…

Son regard fuyant me donne l'impression qu'il me cache quelque chose.

— Si elle sait être persuasive, dis-je en reprenant son expression, et qu'elle possède des aptitudes en marketing, je pense pouvoir en faire un bon courtier.

— Ah, pour ça, je n'ai aucun doute, sauf que je ne veux pas seulement qu'elle vende les villas, je souhaite qu'elle dirige l'agence après mon départ, dans un an.

Euh… pardon !

Déception. Après ce coup de poing dans le ventre, l'air se fait soudain rare vers mes poumons, mais je parviens à demander sans trop perdre la face :

— Alors, elle possède également des connaissances en comptabilité ?

Il secoue la tête de gauche à droite.

— Commerce ?

Un nouveau non silencieux.

— Droit ? Gestion ? Assurance ?

Toutes mes tentatives pour trouver un filon à exploiter tombent à plat.

— Donc, un diamant brut, si j'ai bien compris ? dis-je en m'efforçant de sourire.

— Voilà pourquoi j'aime autant notre collaboration, Jonathan. Tu es un éternel optimiste qui ne voit que les occasions à saisir et les défis à relever.

Pourquoi ai-je le mauvais pressentiment que ce sera plutôt l'Everest à escalader ?

— Pour tout dire, elle ne connaît pas grand-chose aux affaires et elle a un style débonnaire, admet-il en rigolant.

Quant à toi, tu es brillant, compétent, perspicace, déterminé, sérieux et ordonné. Pourquoi ne pas t'utiliser pour mettre ma fille sur le droit chemin ?

M'utiliser ? Plutôt insultant ! Parce que je ne suis pas un baby-sitter et surtout parce que cette promotion, c'est moi qui la mérite… pour toutes les raisons que vous venez d'énoncer ! Voilà pourquoi.

Mais bien sûr, je ne dis rien de ce que je pense et me contente de lui offrir le sourire le plus faux jamais vu.